



Cotisation : fr. 7.<sup>50</sup>  
par an  
y compris le service  
du Bulletin officiel

SOCIÉTÉ ROYALE  
**TOURING CLUB**  
DE BELGIQUE

Cotisation  
de famille : fr. 9.50  
sans  
Bulletin officiel

XXXII<sup>e</sup> ANNÉE. — N<sup>o</sup> 3.

ORGANE BI-MENSUEL

1<sup>er</sup> FÉVRIER 1926.

**SOMMAIRE**

Le Brabant wallon (Georges Rency) . . . . .	45
Le « Lumçon », à Mons (Ch. Vincent) . . . . .	48
Les voyages collectifs du T. C. B. à l'étranger . . . . .	48
Nos musées : Le Musée des Art décoratifs à Anvers (Vleeschhuis) (E. Rahir) . . . . .	49
Binche et ses Gilles (Alfred Labrique) . . . . .	52
Carnaval de Binche (A. Jacob) . . . . .	53

Les grandes percées alpestres (Albert Dauzat) . . . . .	54
Bibliographie générale (L. L.) . . . . .	56
La trompe de chasse à travers les âges (André van Iseghem) . . . . .	57
La Côte d'Azur (Georges d'Anthéor) . . . . .	59
Automobilisme et circulation (Charles Duvivier) . . . . .	63
Jurisprudence (Marcel Balot) . . . . .	67
Douanes (J. D.) . . . . .	67
Variétés . . . . .	68

# Le Brabant wallon

Pendant le premier mois de la guerre, quand Liège fut tombé et tandis que l'invasion grise se répandait dans tout notre pays, il se rencontrait foule de gens pour penser que la lutte se déciderait au cours d'un choc gigantesque, dans les plaines de Waterloo.

A distance, et à la lumière des événements, cette idée paraît un peu sotte. Elle ne l'est pas, pourtant, autant qu'on pourrait le croire. Si la place de Liège avait tenu deux jours de plus, les batailles de Mons et de Charleroi se fussent livrées beaucoup plus au nord. Un destin immémorial veut, en effet, que les grands conflits armés de l'Europe occidentale se dénouent sur notre sol, et précisément dans le voisinage du lieu célèbre où l'aigle impériale s'abattit pour ne plus se relever.

Le Brabant wallon subit en cela une sorte de fatalité géographique. Situé entre les marécages des Flandres et les plans accidentés de l'Ardenne, il offre un chemin tout tracé aux invasions. Aucun fleuve n'y entrave la marche des armées. Il n'est protégé d'aucune manière, ni par la nature, ni par l'art militaire. Enfin, il présente, à perte de vue, des plaines doucement vallonnées, échi-quiers géants propices aux évolutions des régiments.

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que tous les stratèges en chambre se soient imaginé que Waterloo, ou quelque autre endroit à proximité, verrait derechef se heurter sauvagement les deux races ennemies? Et pouvait-on, avant la dure expérience que les Alliés en ont faite, prévoir la miraculeuse, la satanique rapidité du mouvement des légions teutoniques?

Quoi qu'il en soit, le Brabant wallon, échappant pour une fois à sa destinée séculaire, fut traversé au pas de course par les soldats du Kaiser, sans que ceux-ci aient rencontré nulle part de résistance, sans qu'ils aient pu se livrer à leurs habituels exploits : massacres, pillages et incendies. Et, de la sorte, cette même contrée où jadis retentit si souvent le fracas des batailles fut la seule, en Belgique, à être complètement épargnée. Au sud de

Bruxelles et jusqu'à la Sambre, la grande guerre n'a pas laissé de ruines. Aucun événement militaire n'a eu là son théâtre. Les gens du « roman pays de Brabant » n'ont connu de l'horrible tourmente que les tortures morales, et plus tard, les âpres angoisses de la déportation.

Essayons de nous représenter cette région si heureusement préservée.

Avant d'y pénétrer, il nous faut dépasser tout d'abord ce qui reste debout de l'antique forêt charbonnière, frontière linguistique entre les deux races constituant notre nation. Tout à coup, au sortir des épaisses futaies, une lumière nouvelle griffe nos regards. Indéfinissable impression ! Il semble que l'atmosphère soit plus douce et plus accueillante : nous foulons aux pieds une terre latine ! C'en est fini de l'immense mélancolie des plaines flamandes. Ici, et dès l'abord, tout s'égayé et sourit. La bonne terre nourricière épouse une forme mollement accidentée où, pour le plaisir des yeux, l'or des moissons se marie harmonieusement à l'émeraude des prés. Partout des bouquets d'arbres. Partout des ruisseaux jaseurs, serpentant entre leur double haie de saules nains. De distance en distance, une vaste ferme rassemble ses bâtiments sous l'égide de quelque chêne centenaire.

Ces grandes fermes wallonnes sont la joie et la vie du paysage.

Elles ont presque toutes le même aspect : moitié rustique, moitié guerrier. Leur belle porte charretière affecte l'apparence d'une entrée de château fort. Souvent, une tour carrée les domine. Jadis, un fossé plein d'eau en faisait le tour. Il en est qui se dressent — tel le châtelet de Marbais — au sommet d'une colline et sont nettement disposées en vue d'une défense armée. Les grands fermiers d'autrefois étaient les pionniers de châtelains toujours en garde contre la surprise d'une attaque, prêts à prendre la tête de leurs valets pour

défendre leurs moissons, leurs bestiaux aux troupes de brigands qui infestaient le pays. Ils formaient une sorte de rude et vaillante aristocratie dont les traces n'ont pas complètement disparu.

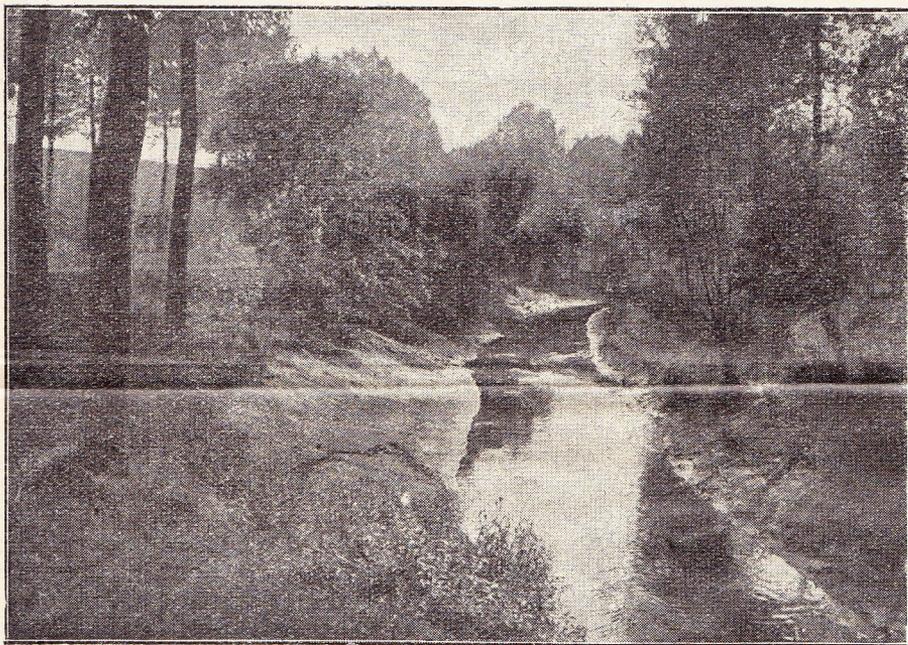
En écrivant ceci, j'évoque la figure épique d'un grand vieillard que j'ai connu, il y a quelques années, dans un de ces villages du Brabant roman. Dernier descendant d'une race de fermiers qui remontait au XIII<sup>e</sup> siècle, il vivait, pauvre et seul, dans les ruines de la métairie familiale. Un maigre revenu suffisait à peine à ses besoins. Mais une dignité farouche lui défendait d'avouer sa misère. Puisque l'âge ne lui permettait plus de cultiver la terre, il s'en allait, de l'aube à la nuit, appuyé sur un bâton noueux, à travers les champs que ses aïeux avaient fécondés. Tout cela lui avait été arraché, morceau après morceau, par la nécessité hostile. N'ayant pu s'adapter aux conditions de la vie moderne,

champ ne demeure en friche : les granges plient encore sous le poids de la moisson.

Les villes sont peu nombreuses dans ce pays de grande culture. La plus importante — et elle ne l'est guère — est la blonde Nivelles, fameuse par sa belle église de Sainte-Gertrude, le cloître qui l'avoisine, et aussi par la légende du chien infidèle qui s'enfuit quand on l'appelle. Petite cité aimable et paisible où flotte on ne sait quelle brume aux tons gris de perle : comme elle est reposante, et quel oasis de calme et de couleur, avant l'entrée dans le pays industriel, dans l'enfer des charbonnages et des hauts fourneaux !

Après Nivelles, on peut citer Wavre, siège d'un important marché, célèbre par son pèlerinage à Notre-Dame de la ville basse ; Fleurus, où un tumulus et un vieux moulin rappellent seuls le souvenir des batailles qui s'y livrèrent ; Gembloux, enfin, dont l'institut agricole est fameux et qui, centre de la culture de la betterave, s'entoure d'importantes sucreries.

Il est plus facile — je m'en rends bien compte — d'énumérer les quelques points saillants de cet ensemble sans éclat que d'en faire sentir le charme si tendrement délicieux : ainsi de certaines femmes dont la beauté tranquille n'attire pas le regard, mais dont la présence ne lasse jamais et qu'on ne peut quitter sans déchirement. Ma plume est impuissante à traduire les émotions sans violence qu'on éprouve à longer, sous les saules trapus, un ruisseau qui serpente au fond d'un vallon, ou à gravir un sentier entre deux roches, parmi les bois. Le Brabant du sud est, en vérité, une préfigure de l'Ardenne. Il en a tous les accidents, mais rapetissés. Certains sites, de ce point de vue, y sont réellement curieux : on y trouve le rocher, la forêt, l'eau jaillissant et retombant en



La Senne à Virginal.

(Photo Pax Labor)

il se consolait de sa déchéance en arpentant le sol où sa famille avait régné. Parfois, le soir, il s'arrêtait à un carrefour dominant la contrée, près d'un vieil oratoire abrité par quatre arbres géants. Longtemps, il se tenait là, immobile, courbé en avant, le regard perdu dans l'espace et dans le passé, témoin muet d'un âge évanoui et d'une tradition disparue.

Essentiellement agricole, le Brabant wallon n'est plus, néanmoins, cultivé comme il le fut. L'industrie ne le salit guère de ses fumées : usines et fabriques y sont encore rares, en effet. Mais les puissants ateliers de Charleroi y viennent chercher une abondante main-d'œuvre. L'appât des hauts salaires a fait désertier la glèbe par toute la jeunesse masculine. Même les filles se mêlent, le matin, à la cohue qui, dans toutes les petites gares, assiège les trains ouvriers. Il y a des villages où les soins de la culture ne sont plus assurés que par de vieux hommes cassés et par de faibles femmes. Et pourtant, la race est si courageuse qu'aucun

cascade, et même le sol ingrat des hauteurs où la bruyère étend son manteau violet.

Quand je parcours en pensée ce pays que je connais si bien, dont certains coins me sont aussi familiers que tel carrefour du centre de Bruxelles, je ne m'arrête guère au lac pourtant si pittoresque de Genval, au paysage mouvementé de Couture Saint-Germain, à la grâce quiète de Nivelles, à la verte splendeur du pays de Gembloux, à la désolation tragique de Waterloo, « morne plaine » : je me hâte d'atteindre mon lieu préféré, cette vallée de la Thyle qu'illustrent les ruines magnifiques de l'Abbaye de Villers. Ici mieux que partout ailleurs, les yeux et l'imagination reçoivent une satisfaction égale. Non seulement la nature y est d'une beauté particulière et y réunit tous les attraits qu'elle possède : l'agréable horreur des bois, la sauvage parure des roches, les prés en fleurs, les eaux murmurantes ; mais l'Art y a laissé des vestiges pathétiques et l'Histoire y ouvre son livre vivant.

Abbaye de Villers ! Depuis huit siècles tu spiritualises ce coin de Belgique, plus imposante peut-être depuis ta ruine qu'au temps de ta prospérité !

On connaît la pieuse légende et comment saint Bernard lui-même, traversant notre pays, choisit cet endroit pour y dresser un monastère de son ordre. Un bâton de chêne qu'il enfonça dans le sol y prit miraculeusement racine et devint un arbre majestueux : symbole de la brillante destinée de l'œuvre qu'il fondait. L'abbaye, bientôt, fut riche et bien peuplée. Les princes lui assurèrent foule de privilèges ou la dotèrent généreusement. Elle étendit sa juridiction sur des lieues et des lieues de pays. Elle fit mieux : elle construisit des bâtiments dont les restes nous inspirent encore une admiration étonnée.

« L'église de Villers, écrit, en 1878, Emile Coulon, architecte provincial (je parle du vaisseau ogival primaire du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle), est une œuvre magistrale, dans laquelle l'architecte s'est non seulement montré à la hauteur des progrès de son époque, mais encore a réalisé par des moyens simples et logiques, d'avantageuses innovations.

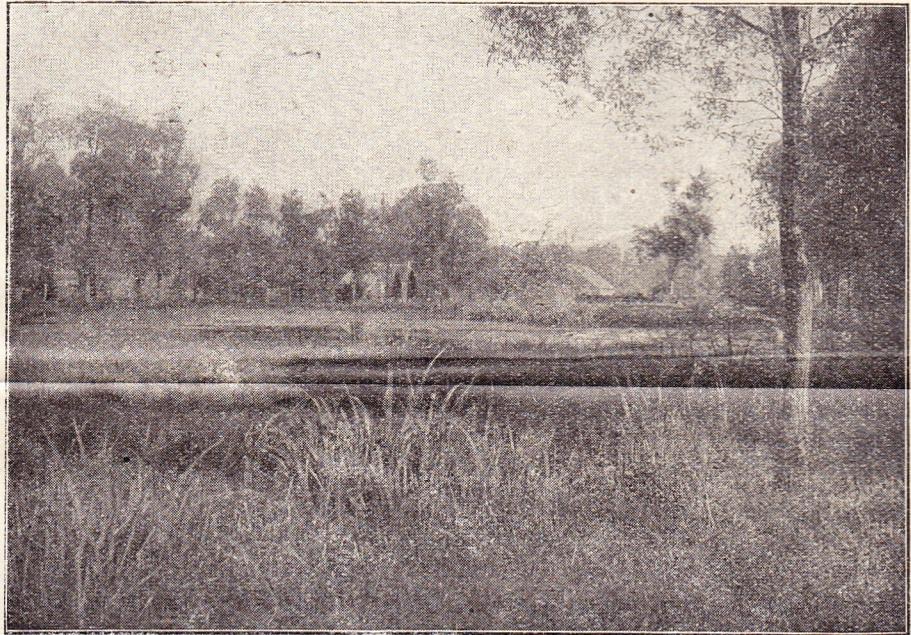
» L'ordonnance du temple est pleine d'ampleur et de relief et chacun est d'accord pour reconnaître l'élégance de ses proportions.

» La construction, faite de matériaux qui, très certainement, étaient pour la première fois employés à cette échelle, est très pondérée et équilibrée ; elle résulte de calculs certains et dénote une expérience consommée.

» J'ai vainement cherché quelque point de construction où l'on aurait pu prendre le maître de l'œuvre en défaut, un fragment quelconque où son talent aurait dévié ou faibli par erreur, je n'ai rien trouvé. Partout, ce qui marque le dépérissement est dû au vandalisme du siècle dernier, sans lequel tout devait rester dans un état de parfaite solidité. L'église de Villers n'avait point alors parcouru la moitié de la carrière à laquelle elle pouvait prétendre. »

Ce témoignage d'un homme de l'art suffit à nous donner une idée caractéristique de la beauté, de la grandeur que l'abbaye dut posséder avant sa destruction. Celle-ci est due, en partie, à l'armée autrichienne, refluant devant les patriotes de Vander Noot et de Vonck, en partie à l'armée française de Dumouriez, mais surtout à la rapacité des paysans d'alentour. On vint de partout piller les trésors des moines et, plus tard, chercher dans les ruines des matériaux de construction. L'œuvre de dévastation a été enfin arrêtée et l'abbaye de Villers, devenue domaine national, est à présent surveillée, conservée et entretenue par l'État. A côté des restes majestueux de l'église, on y admire également l'ancienne brasserie et l'élégant réfectoire,

ainsi que quelques débris en lesquels de beaux détails d'art se relèvent encore. Mais c'est le site tout entier qui mérite surtout de retenir les regards. On ne pourrait concevoir un plus heureux mélange de pierres sculptées et de beautés naturelles, dans un cirque plus harmonieusement disposé d'opaques et sévères forêts. On se sent là loin du monde, et l'on a tôt fait d'y oublier les vaines agitations auxquelles se livrent les hommes. On comprend qu'un grand esprit comme Van Bommel se soit épris de ce site au point de vouloir l'évoquer, à l'heure suprême où l'abbaye va périr, dans l'un des meilleurs ouvrages dont puisse s'enorgueillir notre littérature : son trop oublié « Dom Placide ». C'est l'histoire romanesque du dernier moine de Villers. L'auteur a su habilement mêler à son récit la silhouette encore intacte du charmant château de La Motte, à présent en ruines, situé à deux lieues environ de l'abbaye,



Etang près de Villers.

(Photo A. Jacob)

délicate merveille du plus pur style Louis XV, qu'on eut dû sauver de la destruction.

Mais il faut conclure. Villers est le point sensible du roman pays de Brabant. C'est là que se concentre sa puissance de séduction. Il est là tout entier, matériellement et spirituellement. Quittez le vallon ombragé où les ruines parlent au rêveur leur mystérieux langage ; que vous vous dirigiez vers Bousval à travers des bois touffus, ou que vous gagniez les hauteurs de Marbais ou de Mellery, le pays est partout, comme l'a écrit Victor Hugo : « Onduleux, varié, lumineux ». Ces trois épithètes, si heureusement expressives, conviennent à tout le Brabant wallon. On ne saurait mieux caractériser la tranquille beauté de cette partie trop négligée de notre pays.

GEORGES RENCY.

Souscrivez au Calendrier illustré du T. C. B. pour 1926, véritable chef-d'œuvre. Prix : fr. 2.25 pris à nos guichets ; fr. 2.75 pour envoi par poste.

## Le « Lumçon », à Mons

Le caractère des nations s'est toujours reflété dans la physionomie des fêtes populaires. Les Jeux Olympiques de l'ancienne Grèce fédérale, les luttes sanglantes des arènes de Rome en décadence, les *corrida* de l'Espagne, les joutes des gondoliers vénitiens, les danses des courtisanes de l'Orient sont autant d'épisodes traduisant sans équivoque les mœurs de ces peuples.

Nos fêtes ont un cachet plus pittoresque et plus poétique. Les Belges ont toujours montré un vif attachement aux anciennes coutumes, sentiment que nos puissantes cités du moyen âge exprimaient si bien dans leurs réjouissances publiques auxquelles on conviait le peuple entier. Tous, « prêtres, barons, bourgeois, ouvriers », attendaient avec impatience la venue de la kermesse. Aux tirs à l'arc, à l'arbalète, à l'arquebuse venaient se joindre d'abord la poésie avec ses chambres de rhétoriques ; puis l'histoire avec ses héros de la foi et les images burlesques des personnages fabuleux de nos épopées communales. C'était l'époque des processions connues sous le nom flamand d'*Ommegank*.

Dans une étude fort intéressante sur l'institution, en 1352, de la procession de la Trinité, à Mons, remplaçant celle de l'Ascension, M. l'archiviste Devillers rapporte qu'une confrérie de Saint-Georges fut établie ici, vers 1390, par Guillaume de Bavière. A peine fondée, cette nouvelle chevalerie construisit une chapelle près de l'hôtel de ville ; mais le sanctuaire du XIV<sup>e</sup> siècle fut bientôt insuffisant ; on l'agrandit, on le transforma et nous nous trouvons, en 1601, devant l'un des plus beaux spécimens d'architecture Renaissance que possède le Hainaut.

La confrérie de Saint-Georges assistait à la procession de la Trinité avec un cortège complet, ayant en tête le *magistrat de Mons*. A l'issue de la cérémonie religieuse, saint Georges à cheval, portant le costume de chevalier et escorté des *Diables sauvages* et des *Chins-chins*, offrait le spectacle du *Lumçon* ou le combat du dragon contre le chevalier Gilles de Chin.

Voici à ce sujet ce que la légende rapporte :

« En l'an 1132, sous le règne de Baudouin IV dit le Bâtitteur, il survint en pays de Hainaut un fléau qui causa grande désolation. C'était un cruel et monstrueux dragon, ayant son repaire sur le penchant de la colline où est bâti le village de Wasmes. Il s'élançait des marais qui entourent ledit village et venait jusqu'aux portes de Mons, dévorant les troupeaux, poursuivant les hommes. Il mesurait 50 pieds de long ; sa peau était écailleuse et dure comme du fer, sa tête armée d'une mâchoire immense avec trois rangées de dents ; il avait d'énormes pattes, de grandes ailes, comme les chauves-souris.

» Baudouin offrit de hautes récompenses à celui qui tuerait le monstre, et le seigneur Guy de Chièvres s'engagea à donner au libérateur du pays la main de sa fille Ida, la plus remarquable damoiselle de tout le Hainaut.

» Le jeune et vaillant Gilles de Chin, ayant vu la belle Ida, en devint si follement amoureux qu'il fit vœu de tuer le dragon pour la mériter. Et Gilles, monté sur un cheval tout bardé de fer, accompagné de deux vigoureux chiens munis de larges colliers à longues pointes, une grande lance au poing et une bonne épée au côté, partit pour combattre le monstre. Celui-ci, aux aboiements des chiens, parut, siffla et déployant ses larges ailes, s'élança sur le chevalier, qui se prépara à enfoncer sa lance dans la gueule béante. A ce moment, une jeune fille parut tout à coup, tenant en main une petite lanterne ; elle jeta devant le cheval de Gilles un fagot d'épines ; le chevalier l'enfourna de sa lance entre les mâ-

choires du dragon, et la jeune fille y mit le feu. Gilles aussitôt se précipita et plongea sa dague dans le cœur du monstre, qui expira. La jeune fille avait disparu.

» Tout le peuple de Mons vint au-devant du valeureux chevalier, avec bannières déployées et instruments de musique. Ce fut une grande fête. Gilles épousa Ida, et parvint aux plus hautes dignités du Comté. »

Jusqu'à la fin du siècle dernier, on célébra en grande pompe un service funèbre pour le courageux jeune homme, qui fut considéré dans le pays comme un bienfaiteur de l'humanité. Tous les ans, on fête encore le souvenir de sa victoire. Un immense dragon d'osier, que des hommes font mouvoir, est promené par la ville ; un chevalier, couvert de fer et vêtu à l'antique, le poursuit à cheval.

Ce divertissement est le prélude de festivités communales qui durent dix jours, et pendant lesquelles le chant séculaire du *Doudou* rappelle, en ses strophes à la fois guerrières et réjouissantes, les prouesses du chevalier Gilles.

Le *Lumçon* est suivi d'une fête religieuse, la grande procession, dans laquelle figurent les reliques de sainte Waudru, portées sur le fameux Car d'or (char d'or). Cette œuvre magnifique est due à Claude de Bettignies ; les belles lignes du canevas, complétées par une ornementation parfaitement comprise, en font un travail digne d'être mis en parallèle avec les plus riches carrosses des musées européens.

CH. VINCENT.



## Les voyages collectifs du T. C. B. à l'étranger

### 1<sup>o</sup> En Lombardie, Vénétie, Frioul, à Fiume et en Romagne.

Nous organisons au départ de Bruxelles, le samedi 27 mars (retour à Bruxelles le 17 avril), un voyage à prix forfaitaire, en groupe accompagné, en Lombardie, Vénétie, Frioul, à Fiume et en Romagne. Ce voyage comprendra notamment la visite, en autocar ou en voiture, de Milan, Vérone, Gorizia, Aquilée, Grado, Postumia, San Canziano, Trieste, Abbazia, Fiume ; des randonnées et excursions en autocar et en bateau, la traversée de l'Adriatique de Trieste à Venise, des promenades en gondole et en canot à moteur en cette ville, à Murano, Burano et Torcello ; la visite de Ravenne et des promenades en voiture aux environs, ainsi que la visite de Bologne et de Parme.

Les conditions d'organisation sont telles que ce voyage promet d'être à la fois extrêmement intéressant et très confortable. Les hôtels seront de premier ordre. Le nombre des participants sera fort limité.

Les sociétaires qui s'intéressent à ce voyage pourront obtenir un programme plus complet en s'adressant au Service des voyages collectifs. (Joindre fr. 0.30 en timbres poste pour la réponse.)

### 2<sup>o</sup> Dans le Sud-Tunisien.

Le T. C. B. organise également, au départ de Bruxelles le 13 avril prochain, un voyage collectif dans le Sud-Tunisien. L'itinéraire et le coût de ce voyage (qui aura une durée d'environ vingt jours) seront publiés dans un de nos prochains bulletins officiels. Dès à présent, il pourra être fourni des renseignements complémentaires aux sociétaires que ce voyage intéresse (timbre fr. 0.30 pour réponse). S'adresser comme il est dit ci-dessus.